
MÉTABOLISME

23 septembre 2017

LES AVEUGLES ET L'ÉLÉPHANT

Le métabolisme est une belle métaphore. Mais les questions sous-jacentes sont différentes : qu'utilisons-nous, pour qui, au nom de quoi à préserver ? Qui consomme les ressources, qui porte les déchets, qui profite de la transformation ? Ceux assis autour de cette table – une chercheuse en politique énergétique, une économiste écologique, un activiste des communs urbains et un bio-artiste – tentent de comprendre le métabolisme en l'observant depuis différentes échelles. Et tous sont conscients de l'histoire des aveugles et de l'éléphant : là où chacun touche l'éléphant, c'est tout ce qu'il voit.

Nous commençons avec le projet photographique Hungry Planet de Peter Menzel : les consommations alimentaires hebdomadaires de familles de différents pays placées côte à côte. Une famille turque à gauche, une famille soudanaise à droite. Des sources de glucides différentes, des ratios de protéines différents. Quand on traduit cela en énergie, le même paysage apparaît : quelles sociétés utilisent quels types d'énergie ? Charbon, pétrole, nucléaire ? Pour quoi – électricité, chauffage, transport ? Dans quels secteurs – industrie, logement ?

Les indicateurs à un seul chiffre – « si tout le monde vivait comme nous, nous aurions besoin de 2,2 planètes Terre » – ont une forte puissance communicationnelle mais tuent la nuance. Une approche stratifiée rend visibles différents points d'intervention à différentes échelles. L'électricité peut remplacer certains carburants, mais l'aviation dépend encore du pétrole. Produire des politiques sans voir ces couches, c'est bouger les yeux bandés.

"Questionner ce que nous faisons, ce que nous utilisons, et pour quoi, est une très grande priorité. Si en faisant cela nous mettons la justice au centre, nous pouvons continuer de meilleure façon."

Les îles Galápagos en sont un exemple concret. Le WWF veut une mesure d'empreinte écologique ; les chercheurs proposent une analyse métabolique. Une île de cinq cents personnes, quatre-vingt-dix pour cent sous protection, toute l'énergie arrivant par bateau-citerne. La mesure standard de l'empreinte donne un résultat simple : un problème d'île isolée. Mais l'analyse métabolique révèle une réalité différente : tout le pétrole importé va aux touristes, l'argent ne reste pas sur l'île, la population locale ne peut pas s'étendre à cause des restrictions du statut de protection. Méthodologie différente, réalité politique différente. La conclusion : une recommandation pour des séjours de plusieurs jours plutôt que le modèle de croisière. La méthode détermine ce qui devient visible.

Nous éprouvons de grandes difficultés à parler entre disciplines. Chacun parle la langue de son propre domaine, va à ses propres conférences, écrit dans ses propres revues. L'académie est devenue une boucle de plus en plus fermée – les mêmes personnes, les mêmes conférences, les mêmes discours. Pour briser cette boucle, il faut rencontrer des activistes, des artistes, des personnes de différentes pratiques. Simplifier le langage académique, mais sans perdre la complexité dans la simplification – cet équilibre est très difficile mais indispensable. Et il y a aussi un voyage personnel ici. Grandir en Arabie Saoudite – voir l'inégalité des ressources, l'oppression de genre, étant enfant – puis lire le développement durable en Suède, rechercher la politique énergétique à Barcelone, mener des projets de l'Équateur à l'Afrique du Sud. Le métabolisme n'est pas seulement un cadre analytique ; la vie elle-même est métabolique – d'où et vers où vous circulez, quelle énergie vous dépensez et où, où vous vous reproduisez.

CONFLITS ENVIRONNEMENTAUX ET JUSTICE

La justice environnementale est le visage politique du métabolisme. Les projets imposés d'en haut – barrages, mines, rénovation urbaine – affectent les communautés locales de différentes façons. Les personnes affectées résistent avec des discours différents mais une objection commune : par des pétitions, des manifestations, des procédures judiciaires. Le parc Gezi a rendu ce langage compréhensible pour tous : avant, expliquer un conflit environnemental prenait beaucoup de temps ; après, les gens comprennent immédiatement.

"Le parc Gezi est devenu quelque chose qui a facilité notre vie. Quand on parle de conflit environnemental maintenant, les gens comprennent beaucoup plus facilement."

Mais il y a une tension ici. L'écriture, les articles académiques – ce travail ne se fera pas de cette façon. Nous écrivons tellement – qui lit ? Le langage visuel a tout au long de l'histoire été plus puissant que le langage écrit ou parlé. L'art et le visuel ont une efficacité différente en communication. Les animations climatiques de la NASA, un panneau d'affichage, une émission de radio – ce sont des canaux différents mais tous posent la même question : comment transporter le savoir ? Quand une carte des conflits environnementaux de la Turquie est produite, une perspective holistique guide les gens vers la compréhension – contrairement aux articles éparés, une seule représentation visuelle montre l'image entière.

Même au sein du domaine de l'économie écologique, le travail interdisciplinaire n'est pas facile. Les départements d'économie enseignent à travers les programmes américains dominants ; les personnes avec des doctorats interdisciplinaires ont du mal sur le marché du travail. La réforme au niveau de l'éducation est lente, mais la culture de recherche peut se transformer plus rapidement. Si vous avez de solides références dans le courant dominant – comme l'Économie de l'Université du Bosphore – vous pouvez faire un travail interdisciplinaire. Sinon, vous restez en dehors du système.

La recherche sur le métabolisme urbain est une autre couche. Les villes dépendent d'apports extérieurs – énergie, nourriture, eau, matériaux. Les améliorations d'efficacité interne sont limitées ; la dépendance structurelle est externe. Istanbul est une ville de vingt millions d'habitants – peut-elle se nourrir elle-même ? Nous ne savons pas. Mais il y eut une période dans l'histoire où elle le pouvait, et c'est une connaissance importante. Quand une carte des conflits environnementaux à travers la Turquie est produite – mines, barrages, centrales thermiques, projets de rénovation urbaine – des centaines de points de conflit apparaissent à travers tout le pays. Chacun est significatif dans son propre contexte local, mais vu de façon globale, un motif commun émerge : redistribution des ressources du haut vers le bas, résistance des communautés locales, et suppression de cette résistance.

Les histoires personnelles courent en parallèle : quelqu'un qui a commencé avec l'observation des oiseaux et voulait devenir vétérinaire, puis la biologie, puis l'économie, puis l'économie écologique, puis la justice environnementale – naviguer entre les disciplines pendant toute une vie. Une passion qui a commencé par la plongée se transforme en pratique de catalogage de coquillages marins à Bozcaada pour les archives scientifiques turques. La curiosité personnelle évolue en contribution scientifique, mais cette transformation n'est jamais planifiée.

"Je n'ai jamais pensé une seule fois à ce que j'allais faire de tout ça. J'ai vécu."

UN MÉTABOLISME SOCIAL LENT

Avant Gezi, des groupes des communs construisaient des ponts entre différents mouvements – universités publiques, travail précaire, écologie, alimentation, espace public. Quatre ou cinq forums ont eu lieu. Puis Gezi est arrivé et soudainement tout a convergé. Mais ensuite, une atomisation s'est produite. Nous avons été pulvérisés, dispersés. Dépression, carriérisme, fondation d'une famille – retrait individuel de l'énergie collective. Mais de cette dispersion, quelque chose de nouveau a germé : Dürtük – le Collectif Résistant de Producteurs et Consommateurs. Son nom même est un programme : une politique alimentaire centrée sur la résistance.

La pratique de Dürtük est simple mais difficile : des commandes auprès de producteurs locaux chaque semaine, une distribution chaque semaine, du travail chaque semaine. Une équipe de coordination de vingt à vingt-cinq personnes,

un réseau de deux cent cinquante à trois cents foyers. Un lieu à Beyoğlu — Dünya Mekan — qui sert simultanément de point de distribution, d'espace de rencontre et de lieu d'exposition. Chaque semaine depuis plus de deux ans, avec effort mais avec persistance.

"Nous passons des commandes chaque semaine, avec difficulté. On y va chaque semaine, on fait les courses, on distribue chaque semaine. Avec difficulté."

L'efficacité est rejetée — consciemment. Quatre personnes pourraient faire le travail hebdomadaire, mais davantage sont impliquées, parce que la question n'est pas la logistique mais la resocialisation. Continuer les adjacences, la sociabilité que Gezi a produite. Le travail est partagé, les tâches tournent, la hiérarchie ne s'institutionnalise pas. « Il y a encore une pression du marché » — mais malgré elle.

La question du prix est complexe. Avec deux cent cinquante à trois cents personnes, on ne peut pas rivaliser avec les prix des supermarchés. Mais le « prix juste » est déterminé par une logique différente : dialogue avec le producteur, saisonnalité, vrai coût du travail. Quand l'oncle Mehmet et sa femme Cemile ne peuvent pas travailler sous la pluie, on ne peut pas les évaluer uniquement sur la base du prix. De plus, les producteurs eux-mêmes sont sous attaque — les terres agricoles sont menacées, les conditions environnementales se détériorent. Cela génère une qualité politique au-delà de la logique du marché.

Il y a aussi la question de la « croissance ». Dürtük ne veut pas grandir — consciemment. Grandir trop, c'est perdre en profondeur. Construire des intimités durables à long terme, préserver l'épaisseur de la relation — celles-ci s'affaiblissent à mesure que l'échelle augmente. L'efficacité obligatoire tue la pratique. Pour cette raison, il reste petit, mais dans la petitesse il y a une intensité. Une collaboration est en cours avec le groupe İzler — des artistes — et des matériaux promotionnels imprimés à la main sont produits. Tout à la main, face à face, lentement.

Derrière Dürtük se trouvent des luttes concrètes : la résistance des Forêts du Nord ; les Jardins de Yedikule — des jardins urbains centenaires sous menace de démolition — le Jardin de Piyalepaşa ; le jardin de mosquée du XVI^e siècle de Mimar Sinan, à l'ombre d'un projet de rénovation urbaine de huit cents millions de dollars. Souveraineté alimentaire, communs urbains, lutte environnementale — tout imbriqué, tout fait partie de l'écologie.

"La sphère économique, l'environnement, la resocialisation — tout est imbriqué. Partie de l'écologie."

DU MICRO AU MACRO

Une bio-artiste agrandit ce qu'elle voit sous le microscope. Des bactéries bioluminescentes — émettent-elles de la lumière par peur, pour la reproduction, pour se cacher ? Même les scientifiques ne le savent pas. Un œuf de pieuvre trouvé par hasard à Tenerife — à quelle espèce appartient-il, à quoi sert-il ? Inconnu. Mais il était « certainement conçu, à travers des années d'évolution, pour être déposé exactement là. » Cette phrase nous rappelle la valeur de ne-pas-savoir. La perspective humaine est coincée au milieu — nous ne pouvons pas voir le trop-petit, nous ne pouvons pas saisir le trop-grand. Les outils — microscopes, Google Earth, images satellites — élargissent notre perception, mais chaque élargissement ouvre un nouvel inconnu.

La ressemblance entre les mondes micro et macro est stupéfiante : les mêmes motifs se répètent entre la structure interne d'une cellule et la carte d'une ville, entre la ramification d'une nervure foliaire et un delta fluvial. Le métabolisme opère à chaque échelle — de la cellule unique à la mégapole.

"Ce qui me touche le plus dans la nature, c'est le caractère aléatoire de la nature, son caractère insaisissable, sa franchise."

Les scientifiques peuvent perdre la capacité d'émerveillement par la répétition. L'art la restaure — à travers différentes formes de représentation, différentes perspectives. Quand un biologiste a regardé une cellule mille fois, il ne la voit plus ; quand un artiste la reconstruit en verre et lumière, tout le monde la voit pour la première fois. C'est un

« ré-enchantement » – la réanimation du savoir par l'expérience esthétique.

L'éthique des matériaux est aussi une question de métabolisme : comment produire du plastique par des méthodes naturelles ? Glycérine, vinaigre, liants biodégradables – mais même les substituts « naturels » semblent artificiels. L'art lui-même est aussi un cycle métabolique : les intrants (connaissance, matériaux, expérience) sont transformés, les extrants (œuvre, exposition, dialogue) émergent, et les déchets sont inévitables.

Travailler dans un programme de bio-art au MIT, des visites mensuelles en laboratoire dans des universités américaines, du travail d'équipe avec des biologistes – cette collaboration est elle-même un métabolisme. Les scientifiques découvrent l'artisanat ; les artistes découvrent l'observation biologique. « Parfois les scientifiques ne peuvent pas penser à des choses simples, ou ne peuvent pas voir ce que nous prenons pour naturel. » Et l'inverse est également vrai : l'artiste n'aurait jamais pu atteindre l'œuf de pieuvre en dehors d'un laboratoire. Cet accès mutuel – entrer dans le monde de l'autre – est le vrai sens du travail interdisciplinaire.

LE MYTHE DE LA CIRCULARITÉ

L'appareil de développement des Nations Unies parle maintenant d'« économie circulaire » et d'« inclusion sociale ». Mais l'hypothèse sous-jacente reste non questionnée : un système métabolique en boucle fermée est-il possible ? Les lois de la thermodynamique ne le permettent pas – chaque transformation implique une perte d'énergie, l'entropie augmente. L'économie dominante a abandonné la pensée thermodynamique depuis les années 1950 ; des générations reçoivent une éducation en « économie circulaire » sans comprendre les limites thermodynamiques.

Le métabolisme est inévitablement un système ouvert. Il a des intrants, des extrants, des déchets. Le « fermer » n'est pas possible, mais il est possible de ralentir les flux, de les distribuer équitablement, de réduire les déchets. Ici nous revenons à nouveau à la pratique de Dürtük : « un métabolisme social plus lent » – une habitude de consommation basée sur l'alimentation, locale, proximale, relationnelle.

"L'écriture ne fera pas ce travail. C'est pourquoi le renforcement de la dimension visuelle est très important."

Mais le langage visuel non plus ne suffit pas seul. Sans écriture profonde, recherche et savoir accumulé derrière lui, les visuels flottent aussi dans le vide. Les messages simples ont une forte puissance communicationnelle, mais « sans toute cette écriture derrière », la profondeur se perd. Les deux ensemble : analyse stratifiée et langage visuel accessible. Chacun des aveugles touche une partie de l'éléphant ; mais quand tous regardent ensemble, l'éléphant est visible.

Et il y a ceci : les conditions se détériorent. En 2011, au pic de la popularité d'Istanbul, une conférence d'économie écologique a été organisée – maintenant les budgets sont contraints, il y a de l'inquiétude, les choses ne vont vraiment pas bien. Ces rassemblements eux-mêmes – s'asseoir et parler, respirer, se retrouver – sont une insistance malgré les conditions. En revenant au sens le plus fondamental du métabolisme : transformer pour rester en vie, prendre et donner pour transformer. Et une question éthique reste en suspens : le métabolisme n'est pas seulement « est-il durable ? » mais « comment les humains devraient-ils vivre avec les autres êtres vivants ? » La métaphore du métabolisme porte des résonances politiques spécifiques – peut-on imaginer des systèmes non hiérarchiques ? Des structures stratifiées comme des strates géologiques, ou un métabolisme anarchiste ? Pendant les travaux techniques, garder ces dimensions éthico-politiques devant les yeux, les intégrer dans la recherche critique, est nécessaire.

Cette conversation aussi est un métabolisme – un échange de savoir, d'expérience, d'émotion. Lent, insistant, transversal. Une perspective qui englobe le métabolisme socio-écologique est le « berceau métabolique » de birbuçuk – le cadre dans lequel nous nous asseyons, l'air que nous respirons, l'expérience que nous digérons.